

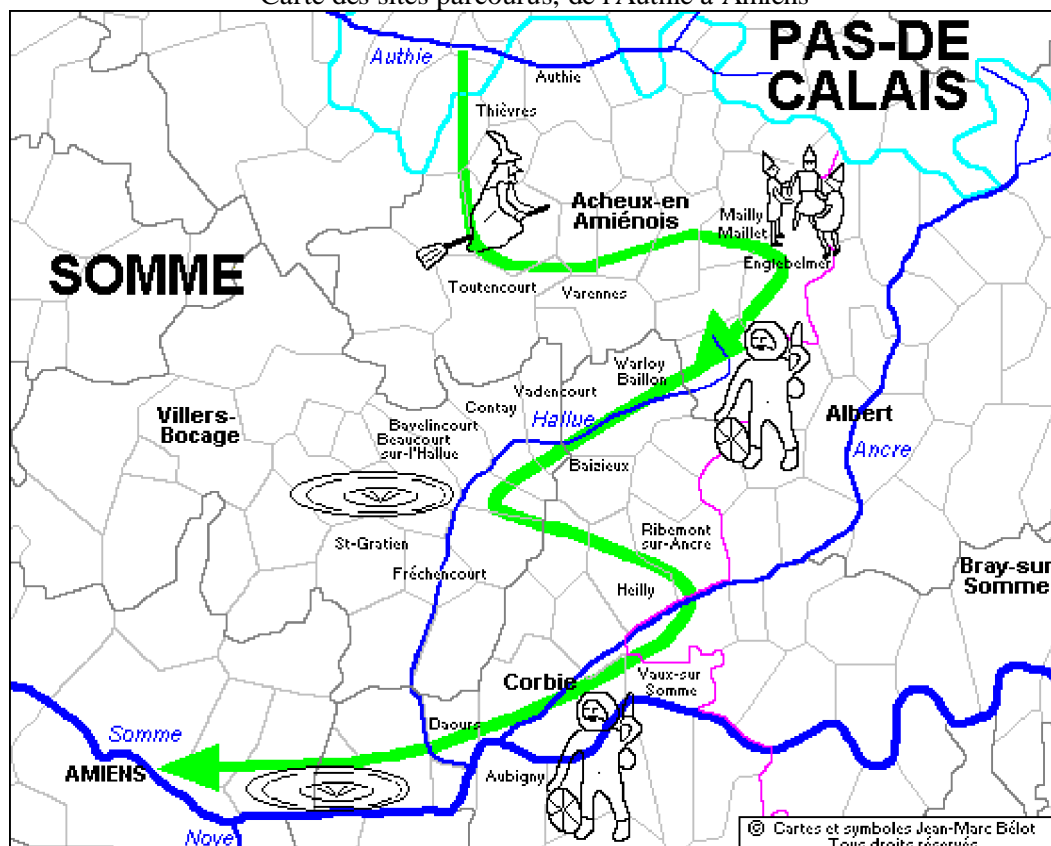
Géographie mythologique en pays picard, sur les traces d'Henry Carnoy

(par Jean-Marc BÉlot)

Emile-Henry Carnoy naît le 12 mai 1861 à Warloy-Baillon (Somme). Son enfance se déroule au rythme des veillées et des fêtes, dans un village dispensé de droits sur les boissons, et donc riche en estaminets. Doit-on attribuer à cette cause la sauvegarde du patrimoine oral picard ? Toujours est-il que, dès 17 ans, il collabore aux revues *Mélusine* et *Romania*. A 22 ans, il publie *La littérature orale de la Picardie*. Les *Contes français* et *Légendes de France* sortent en 1885. Nommé professeur de lettres à Paris, il reste attaché à sa province et prend part à la création de *La revue du Nord de la France*, des *Enfants du Nord*, des *Rosati picards* et au *Dictionnaire international des folkloristes*. Il meurt en 1930.

Quiconque a parcouru ses textes voudra, un jour où l'autre, découvrir où cela s'est passé. C'est ainsi, de village en village, qu'on ressent leur ancrage géographique, qu'on découvre comment l'imaginaire s'est accroché au paysage. On ne s'y plonge pas sans conséquence: le pays établit avec vous un lien personnel. A chaque passage, les mythes sembleront revivre à votre approche. Lutins et fées, personnages facétieux et floués, lieux de mystère, la géographie fera jaillir de nouveau la scène, gravée dans les imaginaires d'une chaîne humaine parfois pluri-millénaire. Le voyage proposé aujourd'hui se déroule dans le pays de l'Authie, de l'Hallue et de l'Ancre, au cœur du mystère picard. Henry Carnoy a puisé ici la tradition orale la mieux préservée et la mieux intégrée à la géographie. Elle s'y dit toujours, en picard bien sûr.

Carte des sites parcourus, de l'Authie à Amiens



L'Authie, frontière et no-man's land

Son nom, *Alteia* en 636, signifie en gaulois "de la hauteur" (*alt-* plus suffixe *-egia*). Nous commencerons à **Thièvres**, aux marches de l'Artois et de l'Amiénois. Les frontières étaient des catalyseurs d'inconnu. On ne savait pas ce qu'il y avait de l'autre côté. La nature ayant horreur du vide, on l'habitait de créatures, surtout de fées et de sorcières. La réalité dépassant l'imaginaire, le no-man's land servit – ils ont bien eu lieu – à des sabbats, à la Salle des Fées, au Bois des Fées. A la nuit, les sorcières se couvraient d'une graisse qui rendait invisible et décuplait les forces, puis enfourchaient leur balai en disant: "Saute haies, saute buissons. Fais-moi aller où ils sont". Le sabbat consistait, sur le balai, à tourner autour du diable. Un jour, un paysan déroba au sabbat un livre de magie: ses feuilles étaient blanches ! Le curé lui conseilla de rapporter l'objet. Une autre fois, passant près du bois, un villageois se vit raccompagné par un âne et reçut une volée de coups de sabots. Une mare était battue par les sorcières pour susciter l'orage. Un paysan, qui était redevable d'un mouton pour le sabbat, s'y roulait le samedi pour en ressortir transformé en loup.

Les fées aussi dansaient à la Salle des Fées. Trois fées bienfaites firent sortir de terre trois cadeaux. La première fée fit sortir un palefroi que les seigneurs montèrent au combat. La seconde planta sa baguette qui devint un chêne sous lequel reposèrent les vieillards et dansèrent les jeunes. La troisième fit jaillir une source qui porte son nom : Jacquette. Christianisée plus tard par une chapelle, elle coule toujours.

Les villages voisins eurent aussi leur sabbat. A **Authie**, dans une clairière, les lumières s'éteignaient à l'approche des étrangers. A **Toutencourt**, dans les Grands Fossés, les danses étaient accompagnées de chants étranges et de repas, où les tables étaient servies et desservies comme par enchantement. On trouve souvent la présence d'un grand arbre. A Toutencourt, un tilleul creux protégé d'un petit toit était appelé *Ch'cayer*, l'aïeul.

Varenes: le Hêtre de Clerfay et la Bête Canteraine

Au 7^e siècle, Franc-Mailly, hameau de Varenes, était un repaire de brigands, groupé autour d'un gros hêtre. On brûla le hameau et on bâtit la chapelle Notre-Dame de **Clairfay** (*fagus* signifie hêtre en latin). Plus tard, au 12^e siècle, Hugues de Camp d'Avesnes, grand assassin et destructeur, qui tua même un prêtre à l'autel, entendit ici la Vierge lui demandant de bâtir une abbaye. Cela ne l'empêcha pas, à sa mort, de se transformer en l'affreuse **Bête Canteraine**, condamné à visiter les lieux qu'il désola en loup hurlant chargé de chaînes. Les moines de l'abbaye rendaient visite aux femmes quand les maris étaient partis, laissant leurs sabots à la porte. Ils avaient des oubliettes, où ils précipitaient des innocents. Pour faire obéir les enfants, on les menaçait de "Jean Gris d'Franc-Mailly, qui est là-bas à l'abbaye. Il commande des gens aussi méchants que lui. Tous les jours, il se promène sur son petit cheval gris". Venant de Toutencourt, on domine ce village et la vallée sèche qui en sépare. A droite de la route, une ferme s'appelle toujours **Clerfay**. On passe devant deux cimetières, dont un cimetière britannique, au lieu-dit **Franc-Mailly**, qui surplombe Varenes. Cette particularité du paysage, une langue battue par les vents, rappelle Hugues, condamné à hanter les lieux en loup hurlant chargé de chaînes. Une Vierge conserve le nom de Notre Dame du Hêtre dans l'église paroissiale.

Les fées avaient aussi leur terre à danser à **Mailly-Maillet**., le Cairn à fées. Au sabbat d'**Englebelmer**, les animaux avaient la vedette. Les sorciers envoyaient des loups garder leurs épouses jusqu'à leur retour. D'autres loups accompagnaient les paysans en hurlant et en faisant des bonds énormes. Ils disparaissaient aux premières maisons. Une herminette tournait autour des gens pendant leur marche. Près du village, l'animal prenait forme humaine et disparaissait.

Le pays de l'Hallue

L'étymologie d'Hallue est obscure. Pour Maurice Lebègue, Alaye, 1331, peut provenir d'*Al-āsia* (racine **al-*, rivière, et suffixe gaulois *-āsia*). La même racine, associée au francique **laka*, marais, aboutit aussi à Alaye. Cette seconde éventualité suppose que la rivière s'appelait *Ala* à l'arrivée des Francs.

C'est à **Warloy-Baillon** qu'est relatée la légende de l'expulsion de l'Hallue hors de sa source. Warloy dérive du francique *water*, eau, et *lôh*, bois, comme Wattrelos et Warlus. Cela se passe sous le regard de Belen, qui trône au lieu-dit Baillon. Souvent, les rivières naissent de la gorge ou des antres de son fils. On fait ici de Gargantua le fils d'un ours et d'une châtelaine. Il fait des enjambées de 10 ou 12 lieues, ses repas durent six mois, et les collines naissent de ses déjections. Un bûcheron, entré dans sa bouche, trouve

sept pèlerins qui se nourrissent depuis sept ans de ses réserves. Il chatouille avec son fagot le palais du géant, qui tousse et les libère. Un autre géant, Brise-Chênes, vient se mesurer avec Gargantua qui, pour éviter le combat, se couche. Sa femme fait croire que c'est son enfant de six mois, malade. Brise-Chênes imagine alors ce que peut être le père et s'enfuit.

Une fois que le christianisme eût diabolisé Belen et Gargantua, ils laissèrent la place au diable. Une prairie de Warloy-Baillon était lieu de sabbat. Pour en avoir le cœur net, un jeune homme suivit sa fiancée et la mère de celle-ci, qu'il vit partir sur un bâton. Mais, contrairement à elles, il ne put traverser les haies et les buissons, qui l'écorchèrent grièvement. Il s'en sortit encore bien, car on dit que *les canards de Warloy-Baillon* sont les jeunes imprudents, transformés en volatiles par des gobelins. Ils ne retrouvent leur forme humaine que si un passant leur lance une pierre. Un paysan, qui n'arrivait pas à terminer sa ferme, dut demander l'aide du diable. En échange de l'âme de son fils aîné, les démons s'engagèrent à la construire en une nuit, avant le chant du coq. Mais la fermière fit chanter le coq plus tôt, et le diable dut renoncer à l'âme. Le village connaît aussi deux êtres fantastiques : le roulier, qui imite la nuit le bruit des voitures lourdement chargées, et un lutin, qui jette des gerbes dans une grange.

La crête qui se prolonge de Warloy-Baillon à **Baizieux** provient de la forêt de Belen, la *Bellensilva*, défrichée au 12^e siècle. A Baizieux, le Bois-Robert, son dernier vestige, conserve le souvenir de la source Ste-Pusine, où l'on venait en pèlerinage pour les yeux. Les six sœurs de cette vierge née à Saint-Dizier furent saintes, sainte Menehoulde d'Argonne étant la plus connue. Retirée dans la forêt de Belen auprès d'une source, c'est une parèdre du dieu des sources et des hauteurs. Comme à Warloy-Baillon, un démon l'a remplacée. Il hissa un jour un paysan sur un veau, qui franchit un talus d'un seul bond et projeta son cavalier à deux cent mètres, dans le "Champ-Veudier". Baizieux fut une villa franque et on y parle encore du trésor de Frédégonde, dont on pourrait charger sept mules : sept saintes et sept mules.

Bavelincourt : la pierre d'Oblicamp, ou pierre sans fond

La pierre d'Oblicamp est un des sites les plus remarquables de la région. Haute de plus de deux mètres, elle a le profil d'une tête de cheval. Les paysans affirmaient qu'elle poussait, parlait et même dansait certains jours. Ce lieu est lié à la danse. Les fées dansaient autour de la pierre et les habitants venaient la nuit y faire la ronde. Le clergé, n'ayant pu la faire disparaître, expliqua qu'il fallait honorer non la pierre, mais le Dieu par qui elle existe. Encore aujourd'hui, les habitants de la vallée se font un honneur de chevaucher la pierre, pourrait-on dire la jument ou la mule, car elle a une autre légende.

On dit qu'un souterrain la relie au mont Rôti, de l'autre côté de la vallée de l'Hallue, par où une mule transporte des sacs d'or. Cela pourrait intéresser les chasseurs du trésor de Frédégonde si, en pré indo-européen, la base *ur-*, *or-*, n'était l'eau. Les Monts d'Or sont des monts des sources. Sous la pierre d'Oblicamp, il y a probablement un cours d'eau souterrain qui va se jeter dans l'Hallue. Cela rappelle peut-être aussi que la commune s'étend des deux côtés de la rivière, de la pierre d'Oblicamp au mont Rôti.

Un personnage important se dessine peu à peu, le plus important depuis le géant au grand gosier : le veau de Baizieux qui projette sa monture, la mule de Bavelincourt qui transporte l'or, sont des expressions atténuées, car oubliées, de **la Grande Reine, la Grande Jument**, la déesse équestre, la Grande Faucheuse qui transportait les âmes des morts dans l'au-delà, rassemblées après la dernière moisson, fonction reprise depuis sans défaillir par Notre Dame.

Comme les villages voisins, **Beaucourt** porte un nom francique. Le diable, héritier de Wotan, y est présent. Pour s'en protéger, une jeune fille lui donna une botte de paille liée avec une ficelle. Un homme qui avait rendu service à Dieu put se débarrasser de trois démons grâce à trois souhaits. Il en immobilisa un dans un fauteuil, un second dans un sac et un troisième sur un poirier. Les démons prenaient parfois la forme d'étranges Templiers. Le plateau balayé par le vent garde le souvenir du galop hurlant des Templiers dans les bois de Beaucourt, poursuivis en chasse infernale, jusqu'à la fin du monde par les fantômes des jeunes filles qu'ils violentèrent et qui se noyèrent de désespoir dans l'Hallue. Le couvent de Templiers compta pourtant un moine juste, le frère Jean. Un jour, il entendit dans le bois du Mont-Rôti un pinson qui sifflait merveilleusement. Il demanda à Dieu de rester là pour l'écouter. A son réveil, deux siècles après, les Templiers avaient disparu, mais on put l'identifier grâce aux archives.

Fréchencourt et les puits tournants sans fond

Le village présente une particularité topographique : une falaise, la Falise, surplombe abruptement le marais, à tel point que les sources n'ont pas la place pour sortir en pente douce, et sont forcées de sortir par-dessous le sol, sous les bras d'eau du marais. Ce sont les puits tournants. On voit, sous le ru, ces centaines de trous d'un bleu clair. Une autre version en fait d'anciennes entailles d'extraction de tourbe, anciennement employée comme combustible. Ils ont donné lieu à des légendes, en particulier la Grande-Abyrne, impressionnante avec ses vingt-cinq mètres de profondeur, un vrai gosier de Gargantua. Un carrosse entier y aurait sombré avec ses passagères. Même de nos jours, une voiture y aurait été happée, avec tous ses passagers, loin pourtant de tout chemin carrossable. C'est cela, une légende. Un lieu attire l'imagination, et puis cela fonctionne. Cela présente l'avantage d'attirer l'attention des enfants sur le danger, bien réel. Certains faits sont plus tristes, car des plongeurs auraient réellement tenté de percer leur mystère à l'envers, sans pouvoir en revenir.

Saint-Gratien, tumulus du géant honoré de l'Ancre à l'Authie

Sur tout l'itinéraire, nous suivons les traces d'un géant. Il disparaît aux approches de Saint-Gratien, pour céder la place à ce saint, qui reste associé à un tumulus qui remonte au moins à l'Age du Fer. Le village, sur une langue du plateau délimitée par l'Hallue et deux vallées sèches, se présente comme un sanctuaire. Au point le plus haut, un calvaire entouré de noisetiers a remplacé l'ancienne église, sur le tumulus, lieu de rassemblement du temps où le monde matériel et l'au-delà se rencontraient encore.

Saint Gratien, berger et martyr décapité en 303, relève du cycle légendaire de Rictiovar. Il ne s'agit pas de faits entièrement historiques, mais réécrits plus tard dans un but d'édification chrétienne. Avant de mourir sur le tumulus, il ficha son bâton de coudrier qui prit racine et donna des noisettes rouges dès le lendemain. Chaque année, les noisettes du 23 octobre, fête du saint, étaient plus grosses et plus allongées. Leur intérieur rouge rappelait le sang du martyr et les feuilles guérissaient les malades. En réalité, c'est le sang de tous les martyrs, des héros enterrés sous le tumulus, qui remonte du sol. **Le 23 octobre est proche du 1^{er} novembre**, la Toussaint, jour de Samain, où les morts sortaient des tertres. Un incendie détruisit le noisetier et la vieille église élevée sur le tombeau du saint. Une croix en marque l'emplacement et les noisettes des nouveaux noisetiers ont toujours l'intérieur rouge : les ancêtres sont toujours là. A proximité, une statue de bois réinterprète le saint. Dans l'église moderne, le reliquaire est devant l'autel. On voit aussi la bannière de procession, la statue du saint et des vitraux racontant sa vie.

L'Ancre. Les Picards, héritiers du peuple italique des Belges

Le site archéologique de **Ribemont-sur-Ancre** fut découvert grâce aux photographies aériennes de Roger Agache dans les années 1960, et fouillé dans les années 1990 par Jean-Louis Brunaux. La plus ancienne couche est un monument guerrier du type "trophée", daté entre -280 et -260. Il fut remplacé, vers -25, par un sanctuaire gallo-romain, entretenu jusqu'au Bas-Empire. Les immenses installations couvraient 70 ha. Dans les fossés de l'enclos sacré, haut-lieu de l'histoire celtique, au 3^e siècle avant notre ère, les restes de centaines d'individus ont été rejetés, tandis que d'autres étaient exposés. Les premiers seraient les ennemis, et les seconds les morts du camp vainqueur, le peuple de la dernière migration pré romaine : **les Belges**. Et le peuple vaincu à Ribemont-sur-Ancre, Gournay-sur-Aronde, et Beauvais, qui était-il ? Quelle grande nation occupait auparavant le territoire picard ? Certains disent, les Aulerques, qui se seraient scindés seulement après leur passage de la Seine, à la suite de leur défaite en Eburovices de l'Eure, Cénomans de la Sarthe et Diablintes de Mayenne.

Cela nous amène à la relation intime entre Belges et Picards. Au moyen-âge, les étudiants relevant de la *nation picarde* à l'université de Paris étaient tous ceux du nord de Paris jusqu'à la Belgique francophone, de Saint-Denis à Saint-Omer, héritant de l'espace presque entier de la Gaule belge. Que sont les Belges ? Avant leur celtisation, ils parlaient une autre langue. Les Romains distinguaient, avant la conquête, trois Gaules parlant trois langues différentes : Belgique, Celtique, Aquitaine. Bernard Sergent (*Les Indo-Européens*, Payot, 1995, p.84) donne la solution. Les Belges sont un rameau italique. A l'origine Celtes et Italiques habitaient la cuvette des Carpates. Les seconds, plus au nord, se sont mis en mouvement les premiers, vers l'Italie. Puis les Celtes se sont dirigés sur la Bohême et l'Allemagne du sud. Il restait un peuple italique au nord, que les Celtes ne laissèrent pas passer. C'est ainsi qu'ils restèrent au nord. Des noms de rivières, de peuples et de dieux attestent de leurs traces de l'Aisne à la Weser (Allemagne du nord): les mots en *-apa-*, eau, les suffixes *-ci* et *-st-*, des noms de peuples (*Paemani*, *Menapi*, *Sunuci*), etc.

Ce sont eux qui nommèrent les *Germani*. L'origine italique des Belges explique le caractère accueillant et les fêtes exubérantes, presque méridionales des gens du Nord. La Picardie en est au moins en partie héritière, quant au picard... avis aux linguistes.

L'estuaire de larmes du géant de Corbie

La ville s'est formée autour d'une abbaye royale filiale de Luxeuil, fondée vers 660. Maurice Lebègue reconstruit Corbie à partir d'un prototype **kōrb-idia*, sur une racine **kōr*, hauteur. Les cavernes de la falaise de la Barette qui dominent les étangs de la Somme, abritaient un enchanteur, grand comme un sapin, vêtu d'écorce de tilleul. Sa barbe et sa chevelure étaient entremêlées d'ormeaux et de houx. A sa voix, les roches se fendaient et les roseaux bruissaient. A son cor, bêtes et fleurs s'animaient. S'il soufflait plus fort, les pierres roulaient de la montagne. Il fit apparaître des enfants pour qu'ils profitent de cette nature vivante. Mais ils devinrent méchants en grandissant. Alors le géant pleura. Ses larmes inondèrent la plaine, au confluent de l'Hallue, de l'Ancre et de la Somme, formant un vaste estuaire où périrent ses créatures. Puis il s'endormit. Des survivants, voulant voler son cor calé sous sa tête, ne purent que le trouver. Un vent terrible en sortit. Le géant ne s'est pas réveillé depuis.

L'abbaye de Corbie souffrit longtemps de ne pas avoir de reliques. Son abbé en fit la demande à l'évêque d'Amiens au 9^e siècle, qui lui confia celles de saint Gentien. Mais, pour ne pas se mettre les Amiénois à dos, il fit croire à un vol. Quand on se lança à la poursuite des Corbiois, ces derniers furent miraculeusement cachés par un brouillard (si l'on peut dire, car le fleuve n'est pas chiche en brouillards). La Croix de l'Indict matérialisa l'endroit du miracle.

La vallée de Corbie a aussi son puits tournant, la Fontaine Bleue, au fond de l'étang bordant la route de Vaux-sur-Somme. Les jeunes filles voulant savoir si elles se marieraient y jetaient des pièces de monnaie. Elles étaient assurées d'une réponse dans l'année. L'une d'elles retourna chaque année à la fontaine avec son mari en commémoration de sa première visite. Un jour, le carrosse s'emballa et s'engloutit dans la Fontaine Bleue. Une autre fontaine de Corbie considérée comme sacrée, disparue, rendait doux comme un agneau tout loup venant y boire. Une clarisse de Corbie, sainte Colette, est connue pour être ressortie plus grande de l'église de Notre-Dame de Brebières, et invoquée pour grandir et pour les maux de tête.

Les « crops-marks » ou Danses-des-fées

Nous arrivons sur la **Somme**, qui s'appelait en gaulois *Samara*, eau tranquille (de *sam-* tranquille, et *-ara*, eau). Au 5^{ème} siècle, un nom latin s'y substitue : *Somena*, du latin *summum*, le plus élevé, d'où source. Des villages à la source de rivières s'appellent ainsi Somme : Fonsomme (source de la Somme), Somme-Suippe (source de la Suippe), etc.

A **Daours** (prononcer *Dour*), les arbres étaient chétifs et grêles là où les fées se donnaient rendez-vous, et les **puits tournis** donnaient parfois des soucis aux extracteurs de tourbe. Les fées dansaient à **Aubigny** au lieu-dit la Ronde-des-Fées ou Grand-Rond, avant que les sorcières ne s'y assemblent pour le sabbat. Depuis, l'herbe ne pousse plus. En échange de leur âme, Satan et ses suppôts offraient aux sorcières de plantureux repas. Les tables étaient servies et desservies comme par enchantement. Encore au dix-neuvième siècle, Rose d'Aubigny était connue pour jeter des poux et distribuer de l'argent à ses compagnes du sabbat.

Le souvenir de la danse des fées s'est conservé à **Longpré-lès-Amiens où, au Camp-de-la-Danse**, les cultures sont plus belles. Longpré eut ses puits tournants dans le marais, appelés ici fontaines bleues. Puits tournants et ronds des fées: cela tourne bien en Amiénois. Nous terminerons par le lieu peut-être le plus intéressant du périple: la Zone Industrielle d'Amiens, qui l'eût cru ? Roger Agache, lors de ses prospections aériennes, dans les années 1950-1960, y a détecté huit crops-marks (ronds de céréales), ancêtres des modernes crop-circles, au Champ-de-la-Danse, au Champ-Pendu, à la Croix-Savoyard, aux Pommettes et en d'autres points non nommés. La crop-mark du Champ de la Danse établit un lien entre les crops-marks et les si fréquents ronds des fées.

Bibliographie

Le lecteur poursuivra utilement cet aperçu de l'Amiénois mythologique en lisant le *Guide du pays Picard*, à paraître chez Maisonneuve et Larose, qui reprend les textes originaux d'Henry Carnoy.

AGACHE (Roger), *Vues aériennes et folklore de crop-marks circulaires du nord d'Amiens*. Bulletin de la SPF, Vol. LVIII (1961), N°3-4, p.224-236.

BELOT (Jean-Marc), *Cultes et traditions populaires de Brie et de Picardie*. Cahiers des Amis de Roger Lecotté, N°1, décembre 2001 et N°2 à paraître.

BELOT (Jean-Marc), *Initiation à l'atlas mythologique de la France. Illustrée de légendes de Picardie, du Boulonnais et d'Outre-Manche*. Université des Mégalithes, 10, rue des Coquelicots, 60800 Crépy-en-Valois, 2002.

BELOT (Jean-Marc), *Inventaire mythologique de la Somme. Remise à jour de l'inventaire de Maurice Crampon*. Pour le Projet Atlas de la Société de Mythologie Française (en cours, 2001-2004).

BELOT (Jean-Marc), *Guide du pays Picard*. A paraître chez Maisonneuve et Larose en 2004.

CARNOY (Emile Henry), *Littérature orale de la Picardie*. Paris : Maisonneuve et Larose, 1882, 1967.

CARNOY (Emile Henry), *Contes français*. Collection Contes et Chansons Populaires, tome VIII, Paris : Leroux, 1885.

CARNOY (Emile Henry), *Conte de l'Amiénois*. Mélusine, 1877, col.240-241 : Les trois fées et les jours de la semaine.

CARNOY (Emile Henry), *Revue des Traditions Populaires* 1 (1886) 389-390 : L'aigle et le roitelet.

CARNOY (Emile Henry), *Contes, petites légendes...* Romania, tome VIII, 1879.

CRAMPON (Maurice), *Le culte de l'arbre et de la forêt en Picardie. Essai sur le folklore picard*. Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie, tome XLVI, 1936.

CRAMPON (Maurice), *Carte mythologique de la France. Département de la Somme*. Bulletin de la Société de Mythologie Française N°9 janvier-mars 1952 et N°18 avril-juin 1955.

DEVÎME (Laurent), par tradition orale contée de vive voix. 34, rue du Chêne, 80260 St-Gratien.

LEBEGUE (Maurice), *Linguistique Picarde*, N°66, 1978, p.33.

LEBEGUE (Maurice), *Linguistique Picarde* N°80, 1981, p.5.

Pour la science, N°297, juillet 2002, p.21.

SERGENT (Bernard), *Les Indo-Européens*, Payot, 1995.

© Jean-Marc Bélot, Université des Mégalithes, 10, rue des Coquelicots, 60800 Crépy-en-Valois.

III^{èmes} Rencontres Interrégionales de Mythologie, 16-18 avril 2004, Saint-Amand-les-Eaux.